

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 49 (1985)
Heft: 195-196

Artikel: À propos de repondance pronominale
Autor: Guiter, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A PROPOS DE REDONDANCE PRONOMINALE

Le Congrès de Linguistique Romane d'Aix-en-Provence a connu un magnifique succès puisque près de trois-cents communications y furent présentées. Chaque médaille a son revers : l'infortuné congressiste voyait s'offrir à lui le choix entre huit sections, et, n'ayant pas le don d'ubiquité, il devait opter pour l'une d'elles, conscient de laisser échapper dans les sept autres des propos d'un intérêt majeur.

Heureusement la publication des Actes permet de prendre connaissance de tous les travaux, en particulier de ceux à l'exposé desquels on regrette vraiment de n'avoir pu assister.

Il en est ainsi de la communication de M. Timo Riiho (¹), dans laquelle nous avons la surprise de lire notre nom cité à cinq reprises. Ce qui nous vaut cet honneur est un article publié il y a cinq ans sous le titre « *La pronominalización en el Poema del Cid y la obra de Berceo* » (²).

D'entrée nous y posons le problème de la pronominalisation en rappelant un type de phrase souvent entendu dans le français local tant de Montpellier que de Perpignan : « Je te les lui dirai moi à Pierre ses quatre vérités ! », alors que suffirait pour l'expression de l'idée : « Je dirai à Pierre ses quatre vérités ». Si, comme le fait M. Riiho dans son étude, nous limitons les pronoms redondants à ceux qui représentent les objets direct et indirect, nous restons avec le tour : « Je les lui dirai à Pierre ses quatre vérités », les rappelant au contact du verbe l'objet direct, et *lui* l'objet indirect.

(1) Timo Riiho, « Observaciones sobre la redundancia pronominal en iberorromance medieval », *Actes du XVII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes* (Vol. 2), Aix-en-Provence, 1985, p. 377.

(2) Enrique Guiter, « La pronominalización en el Poema del Cid y la obra de Berceo », *Cuadernos de Filología* (II, 2), Valencia, 1981, p. 91.

Les tours les plus abondants sont ceux qui ne font intervenir qu'un seul des objets, et M. Riiho les a classés, comme nous l'avions fait nous-même, en quatre groupes : objet direct préposé, objet direct postposé, objet indirect préposé et objet indirect postposé. Contrairement à nous, M. Riiho ne tire aucune conclusion de ces positions relatives ; en revanche, il étend son enquête au portugais et au catalan. Dans les textes étudiés par lui, il a comparé le nombre des cas de pronominalisation au nombre des cas où elle aurait pu se produire, mais ne s'est pas produite. C'est, à notre avis, une démarche intéressante.

Cependant nous en arrivons à des points plus litigieux. Commençons par ceux où la critique est assez superficielle.

Après avoir exposé sa manière d'envisager l'exploitation statistique, que nous venons d'approuver, M. Riiho enchaîne :

« *Nos parece irrelevante, en este sentido, el comparar la cantidad de los pronombres redundantes con la de la totalidad de los pronombres átonos, y, máxime, con el número de versos de un texto* ».

Le lecteur est en droit de se demander qui est visé par ce blâme et, plus particulièrement, par le « *máxime* » réprobateur ; mais (*in nota unenenum*) il peut voir en pied de page :

« *Entre los demás estudios realizados sobre el Cid (Schmidt 1932, Montgomery 1977, Guiter 1981) sólo el de Guiter nos ofrece datos estadísticos (171 casos de uso pronominal redundante, frente a los 3 730 versos)* ».

Peut-être le linguiste finnois aurait-il dû rappeler à quelle fin nous avions recherché la « densité » des formes pléonastiques, non seulement dans l'ensemble du *Cid*, mais aussi dans les diverses parties.

Notre seule remarque relative à l'ensemble était celle-ci :

« *Un primer hecho nos llama la atención, porque contradice los datos de la gramática del español moderno (3). Sobre ciento setenta y un casos de pronominalización, ciento cuatro, sea 61 % corresponden con regímenes directos. En el uso expletivo, el régimen directo es notablemente más frecuente que el régimen indirecto* ».

(3) Jean Bouzet, *Grammaire espagnole*, Paris, 1946, pp. 191-193.

Point n'est question ici de nombre de vers. Et pas davantage dans l'opération statistique suivante destinée à savoir si la prédominance du régime direct est régulière à travers les trois *cantares* ; une application du Test de Pearson fait apparaître un *khi*² très faible, et montre donc que la répartition de cette abondance relative est aléatoire.

Cependant nous avions été frappé par une remarque exprimée dans la thèse de Jean Roudil (4) : il y avait des différences sensibles entre les choix lexicaux de la première partie et ceux de la deuxième partie du *Cid*, par exemple, l'emploi du verbe *exir* dans la première partie, remplacé par *salir* dans la seconde. Le dictionnaire lemmatisé de René Pellen (5) expose par le détail ce résultat : les 32 formes de *exir-exida* ne vont pas plus loin que le vers 1629 ; les 66 formes de *salir-salida* n'apparaissent que 21 fois dans les 1865 premiers vers, mais 45 dans les 1865 derniers.

La prédominance du régime direct sur le régime indirect n'ayant décelé aucune différence entre les diverses parties du poème, nous essayons de voir s'il en était de même pour la collocation du régime, direct ou indirect, avant ou après le verbe. Ici, au contraire, le Test de Pearson oppose la première moitié à la seconde avec un *khi*² élevé ; la prédominance de l'antéposition dans la première partie est significative et il n'y a pas une chance sur mille de distribution aléatoire. Les nombres de vers ne jouent toujours aucun rôle.

Nous en arrivons enfin à ce qui a si profondément ému M. Riiho. Les fréquences d'emploi de la pronominalisation diminuent manifestement lorsque l'on avance dans la lecture du poème. Pour ne pas se contenter d'impressions qualitatives, il convient d'avoir encore recours à la méthode statistique. Il semble que les pronoms redondants se raréfient vers la fin de l'œuvre : nous allons comparer dans chaque *cantar* le nombre de vers présentant une telle forme, au nombre de vers qui ne la présentent pas. La confrontation du *cantar del destierro* et du *cantar de las bodas* ne donne qu'un *khi*² faible ; la répartition entre eux est donc aléatoire. Nous confrontons ensuite l'ensemble de ces deux premiers *cantares* au troisième ; le *khi*² augmente beaucoup et la réparti-

(4) Jean Roudil, *La tradition manuscrite de Cuenca*, Paris, 1972.

(5) René Pellen, *Poema del Cid - Dictionnaire lemmatisé des formes et des références*, Paris, 1979.

tion devient significative. Nous concluons : « *En su tesis doctoral de noviembre 72, el sr. Jean Roudil llegó a conclusiones análogas por consideraciones léxicas* ».

Nous faisions ensuite une enquête similaire sur l'œuvre de Berceo.

Pourquoi avoir choisi le *Poema del Cid* et l'œuvre de Berceo ? La réponse à cette question va nous faire aborder le problème de fond.

« *No olvidemos que a principios del siglo XI, Sancho el Mayor (1000-1035) había instalado sus colonias de vascones hasta los Montes de Oca. A su muerte, el reino vasco de Navarra, que ha dejado a su hijo mayor, García, adelanta sus límites hasta a las puertas de Burgos. A nueve kilómetros al norte de aquella ciudad, Vivar es un pueblo fronterizo ; siete kilómetros más al norte, el castillo de Ubierna y sus molinos eran posesión navarra... Luego los vasquinos debían de ser moneda corriente en el romance del héroe ; vemos que da un apodo medio-vasco, Minaya, a su sobrino Alvar Fáñez* ».

Mais en 1054 les Castillans, vainqueurs des Navarrais à la bataille d'Atapuerca, annexent près de la moitié des territoires du vaincu, entre autres la haute vallée du Rio Ubierna, où grandit le Cid, et la Rioja, où se situe ce monastère de San Millán, qui nous a laissé des gloses basques du siècle précédent⁽⁶⁾ et qui abritera Gonzalo de Berceo deux siècles plus tard. Pour ces raisons historiques et géographiques, nous espérions que ces œuvres avaient des chances de présenter des manifestations plus importantes de substrat basque, la pronominalisation étant l'une de ces manifestations.

Les décomptes de M. Riiho nous confirment que notre choix était heureux en ce qui concerne le *Cid* : « *La única gran excepción la constituye el Cid, que presenta una redundancia triple en comparación con las obras líricas... la particularidad de este gran cantar de gesta permanece un hecho* ».

Avant d'aller plus loin, précisons une question de terminologie. M. Riiho appelle *conjugación objetiva* toute conjugaison qui associe

(6) Enrique Guiter, « *Nota sobre el vascuence de las Glosas Emilianenses* », *Cuadernos de Investigación Filológica* (1-2), Logroño, 1979, p. 145.

au verbe les marques des compléments direct et/ou indirect. Les grammairiens basques réservent généralement cette désignation (7,8) aux formes ne présentant que la marque du régime direct ; elle est aussi appelée *activa* (9).

Esango ditut « je les dirai ».

Toute forme présentant les marques des deux régimes est appelée *objetivo-receptiva* (7) ou *objetivo-pronominal* (8) ou *dativo activa* (9).

Esango dizkiot « je les lui dirai ».

Et une forme n'offrant que le régime indirect est appelée *con dativo* (7), *pronominal* (8) ou *dativa* (9).

Egoki zazkio « ils (elles) lui conviennent ».

Il importait de préciser que toutes ces formes passablement différentes apparaissent sous une même étiquette dans la communication d'Aix.

M. Riiho n'est pas très favorable à l'influence substratique en général, et basque en particulier : « *Podemos trazar por lo menos cuatro líneas de investigación : el estudio estructural de los factores favorables a la redundancia en romance, las consideraciones tipológicas generales, la posibilidad de la llamada conjugación objetiva, y por último, la influencia de las lenguas extrañas*

Il reconnaît, un peu plus loin, que les deux dernières catégories ne sont pas étrangères l'une à l'autre : « *Junto a la polémica sobre la existencia de la conjugación objetiva, e intimamente ligada a ella, ha venido prolongándose la disputa sobre la influencia del sustrato. Según algunos, se ha tratado de una influencia celta (Schuchardt, Ascoli); según otros ha sido la influencia — sustrato o adstrato — del vascuence (Cejador, Entwistle, Montgomery, Guiter) o la presión — sustrato o superestrato — del semítico (García de la Fuente, Snyder Gehman) la que ha determinado esta particularidad del romance de ciertas regiones. Cada diez o veinte años alguien proclama que ha descubierto el oscuro origen de la redundancia partiendo de una hipótesis sustratista*

(7) José de Zabala-Arana, *Gramática Vasca*, San Sebastián, 1958.

(8) Isaac López Mendizábal, *La lengua vasca*, Buenos Aires, 1949.

(9) Ignacio Omaechevarria, *Euskera*, Zarauz, 1959.

Le ton quelque peu narquois de cette tirade n'est évidemment pas très favorable à la thèse du substrat basque, noyée au milieu d'autres propositions guère mieux accueillies. Nous croyons pourtant avoir sérieusement contribué à la rendre fiable, pas seulement avec l'étude dont fait état M. Riiho, mais avec bien d'autres et, en particulier, le gros article de synthèse⁽¹⁰⁾ publié dans la collection *Quantitative Linguistics*.

Sans vouloir nous étendre, il convient de rappeler que les premières migrations indo-européennes n'ont atteint l'Europe occidentale qu'au cours du 1^{er} millénaire avant notre ère ; elles étaient constituées de Celtes. La vague gaélique, véhicule de la culture de Hallstatt, déferle dans la première moitié du millénaire ; la vague gallo-brittonique, véhicule de la culture de La Tène, dans la seconde moitié. Ultérieurement les langues celtes seront repoussées vers l'ouest, par les germaniques au nord et par les italiques au sud. Mais avant l'arrivée des Indo-européens, l'Europe centro-occidentale n'était pas vide d'habitants ; ceux-ci ont été dominés ou refoulés vers des réduits de résistance : le réduit pyrénéen, qui subsiste encore, bien que très diminué, et le réduit calédonien⁽¹¹⁾, qui fut anéanti par les Scots en 843. Ces contacts de populations, inévitables et prolongés, expliquent que certaines habitudes linguistiques de la langue dominée aient pu apparaître dans la langue dominante.

Contre l'effet de substrat M. Riiho développe une argumentation assez curieuse :

« *Si llegamos, calculando los casos de verbo conjugado acompañado de un complemento nominal, a porcentajes medios tan bajos como el 5 % de redundancia, en la lírica de las tres lenguas iberorrománicas medievales, no podemos más que reconocer que esto no es suficiente evidencia de la existencia de una verdadera conjugación objetiva, que exigiría porcentajes cercanos al 100 %.*

En el caso de la épica castellana, las condiciones no son esencialmente distintas. Aunque la cantidad de los pronombres redundantes

(10) Henri Guiter, « Origines européennes et glottochronologie », *Quantitative Linguistics* (Vol. 18), Bochum, 1983, p. 136.

(10) Henri Guiter, « La langue des Pictes », *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País* (6, 3), San Sebastián, 1968, p. 281.

alcanza, en el Cid, un porcentaje próximo al 15 % sobre los contextos con verbo conjugado más objeto nominal, este porcentaje queda muy lejos de lo necesario para la postulación de la conjugación objetiva ».

Cette exigence du pourcentage de 100 % semble bien abusive, et il est aisément de le montrer avec un autre fait de substrat sur lequel nous avons eu aussi l'occasion de nous étendre (10).

La numération du français commun présente exactement 30 % de cas d'adoption de la numération vigésimale (de soixante-dix à quatre-vingt-dix-neuf dans chaque centaine), le restant de la numération étant décimal. « Les grammairiens français, disions-nous, n'ont guère hésité sur la cause de cette extension du système vigésimal en Europe occidentale », (car nous ne nous limitions pas au français). Et nous accumulions les citations des susdits grammairiens : « sous l'influence d'anciennes habitudes de numération celtique » ; « la numération par vingt, que l'on peut considérer comme celtique » ; « ce mode de computation populaire, qui paraît d'origine gauloise » ; etc...

Mais nous ajoutions : « On pouvait pourtant penser que l'implantation du système vigésimal ne se limite pas « au N. de la Gaule », que son introduction dans la Péninsule Ibérique ne peut être imputée à une « origine gauloise », et que ce n'était pas du fonds indo-européen que les Celtes avaient pu apporter un système qui lui était inconnu, mais qu'ils avaient dû l'acquérir eux-mêmes au cours de leur avance vers l'ouest ».

Nous rappelions une phrase d'A. Meillet (11) à propos des langues germaniques : « Comme des traces plus nettes encore de système vigésimal se retrouvent dans le domaine celtique, on se demande si ceci n'est pas dû à une survivance d'un usage pré-indo-européen ».

Ce qui nous amenait à conclure : « Effectivement, c'est le basque qui apparaît tout désigné pour avoir introduit cette importante brèche dans le 'décimalisme' indo-européen ».

Voici donc une manifestation substratique très largement reconnue, fût-ce en accordant un rôle véhiculaire aux langues celtiques, et un

(11) Antoine Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1937, p. 414.

comput facile indique que nous sommes bien loin au-dessous du pourcentage de 100 %, que M. Riiho jugeait « *necesario para la postulación* ».

Le lecteur espèrera que le critique de la thèse substratique proposât une autre explication, qu'il lui serait loisible de critiquer à son tour. Il restera sur sa faim. Voici, en effet, la conclusion :

« *Todavía desconocemos, hoy en día, los pasos exactos por los cuales la petrificación o clitzización progresiva puede conducir a la formación de subsistemas auténticamente sintéticos, como la conjugación objetiva. El afirmar drásticamente que la redundancia es un fenómeno de origen extraño, p. ej. vasco, nos aleja de la búsqueda sistemática de los factores estructurales que permiten la existencia de la misma. El trabajo deberá continuarse... .* » Bon courage pour la génération suivante, ainsi remise sur le droit chemin !

Nous ne voudrions pas abandonner cette mise au point sans suivre M. Riiho sur un terrain qui devrait lui être beaucoup plus familier qu'à nous-même.

A propos de sa méthode de dosage de la redondance pronominale, il écrit : « *En vista de una posible conjugación objetiva, ésta es la única relación decisiva, puesto que tiene como punto de partida la duplicación total — o casi total — existente en las lenguas que presentan una conjugación objetiva conocida y reconocida (como p. ej. el vascuence, el húngaro y el lapón).* »

Si des raisons très subjectives⁽¹²⁾ nous ont incliné vers l'étude du basque, des facteurs du même ordre ne pouvaient jouer avec les langues fenniques. Cependant nous avions pensé qu'avant l'invasion indo-européenne du premier millénaire, Basques et Finnois avaient pu se trouver géographiquement voisins ; d'où un certain intérêt pour les langues de ces derniers.

Il y a une quarantaine d'années, dans une série de trois articles consacrés à la sonorisation du *k* initial⁽¹³⁾, nous étions frappés par le

(12) Enric Guiter, « Sobre l'origen del nom de Guiter », *Revista Catalana, Perpinyà*, 1980 (4), p. 13.

(13) Henri Guiter, « Etude sur la sonorisation du *k* initial », *Revue des Langues Romanes*, 1945, p. 66 ; 1946, p. 169 ; 1948, p. 17.

parallélisme des sonorisations d'occlusives sourdes initiales entre les mots latins empruntés par le basque et les mots communs au finnois et au lapon : lat. *pace(m)*, bsq. *bake* ; lat. *tempora*, bsq. *denbora* ; lat. *cella*, bsq. *gela* ; fin. *päivä*, lap. *boeive* « jour » ; fin. *tahtoa*, lap. *dattot* « vouloir » ; fin. *kala*, lap. *guolle* « poisson ».

Un incident de notre carrière d'enseignant allait nous induire à pousser plus avant.

Durant l'année universitaire 1948-49 nous eûmes à Montpellier un jeune Norvégien comme étudiant de philologie espagnole et de philologie portugaise. Il dominait bien la langue française, mais certaines explications présentaient pour lui quelques difficultés ; à l'issue du cours nous nous faisions un plaisir de lui apporter tous les éclaircissements souhaitables. A la session de juin 1949 nous pûmes lui donner d'excellentes notes pour ses explications de textes de vieil-espagnol et de vieux-portugais : il fut reçu brillamment aux deux certificats. Soucieux de nous manifester sa gratitude, il nous exprima l'intention de nous adresser une peau d'ours blanc dès son retour au pays. Nous refusâmes énergiquement ce beau cadeau ; mais, devant son insistance et sa déconvenue, nous lui dîmes qu'une « petite » méthode de lapon serait un souvenir apprécié. Cette concession nous vaut de posséder un traité de lapon⁽¹⁴⁾ en trois volumes et 1054 pages ! Par la suite, nous allâmes sur place mettre nos connaissances livresques à l'épreuve : chacune de nos entrées en Finlande s'est effectuée par le poste-frontière de Karigasniemi, face à la bourgade norvégienne de Karasjok (*Garasjokkâ* en lapon, *Kaarasjoki* en finnois « le fleuve impétueux »). Ces rappels ne visent qu'à accréditer les observations que nous allons faire.

1^o Il est impossible de traduire en basque « j'ai dit ». On ne peut rendre que des expressions telles que : « je l'ai dit » *esan det*, « je les ai dits » *esan ditut*, « je le lui ai dit » *esan diot*, « je les lui ai dits » *esan dizkiot*, « je le leur ai dit » *esan diet*, « je les leur ai dits » *esan dizkiet*. La pronominalisation est absolument inévitable.

2^o Au contraire, un Finnois énoncera tout naturellement : *olen sanonut* « j'ai dit », et un Lapon lui répondra non moins naturellement :

(14) Konrad Nielsen, *Laerebok i Lappisk*, Oslo, 1929.

loem gullâm « j'ai entendu ». La confrontation se passe de tout commentaire.

Cette digression sur le domaine fennique nous écarte, certes, du domaine roman ; mais il s'agissait de rectifier une affirmation émise dans un congrès de linguistique romane.

Un heureux hasard nous envoie, presque en même temps que les Actes d'Aix, le tome II de l'hommage à Manuel Alvar. Nous y lisons une contribution intitulée *Concordancias gramaticales entre el castellano y el euskera* (15). Il y est relevé quinze corrélations syntaxiques... « *y eso que otras permanecen en el tintero* ». Bien entendu, nous y rencontrons « *la presencia pleonástica del pronombre objeto* » ; l'auteur fait état de la conclusion de notre article (2). Mais, en outre, il a eu la bonne idée de commencer son travail par une citation de R. Menéndez Pidal (16), dont nous emprunterons une partie pour clore le nôtre :

« *Para todo el que rinde culto al pasado como fuerte preparación para el presente y para el porvenir, el vasco, resto único de las lenguas primitivas de España y de Aquitania, despierta el mayor interés de veneración que puede despertar ninguna otra reliquia de la más remota antigüedad, abriendo ante nuestros ojos un abismo atractivo de misterioso interés. Y este interés se ensancha aún con las consideraciones que acabamos de hacer ya que nos llevan a la conclusión que indicaré al principio : creo que puede confirmarse el influjo del elemento vasco y de las lenguas ibéricas afines en el desarrollo de muy principales características de la lengua española*

Montpellier.

Henri GUITER

(15) Angel López García, « Concordancias entre el castellano y el euskera », *Philologica Hispaniensia in Honorem Manuel Alvar II*, Madrid, 1985, p. 391.

(16) Ramón Menéndez Pidal, « Influjo del vasco en la lengua española », *III Congreso de Estudios Vascos*, San Sebastián, 1923, p. 31.